



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

CHAPITRE XIII

La personne et Dieu

Loin donc de pouvoir se poursuivre isolément, notre vie se déroule en une double relation. Chacun de nous est lié à ses frères, et il l'est à Dieu. « *Moi et eux ; moi et Lui* » ; sa vie morale, qu'il le veuille ou non, tient tout entière en ce double commerce (j'allais dire ce double dialogue). Et si dans les deux cas le sentiment de la coexistence est en même temps un sentiment d'obligation, c'est qu'il n'est pas révélateur de choses, mais de *personnes*.

Or ces personnes sont à des plans très différents. Les hommes sont d'autres « moi-même » ; en eux je reconnais ma nature et ma condition ; ce qui m'oblige à leur endroit, c'est la perception d'une *valeur de race* que je sens identique en moi. Compagnons de tâche, et compagnons de route, ils sont littéralement mes frères. Ce qui règne ici, c'est la solidarité entre égaux. — Tout autre est la relation avec Dieu. Similitude et dépendance doivent s'entendre en un autre sens. Et c'est d'une façon toute différente que leur terme nous est connu. Les personnes humaines, nous les touchons,

nous les entendons, nous les voyons agir. C'est donc avant tout une expérience sensorielle qui nous les révèle. Les trépassés nous sont connus par l'histoire ; et si nous songeons invinciblement aux hommes à venir (puisque envers ceux-là aussi nous avons des devoirs) c'est que nous savons exubérante la sève qui gonfle l'actuelle humanité.

Mais la personne de Dieu n'est pas de ce genre. Il n'est pas l'un de notre lignée, dont l'existence nous serait révélée par nos sens ou par la tradition. Il est l'impalpable, l'invisible, la Personne qui n'est attente et limitée à aucun corps. Nous le disons, par opposition à nous, « pur esprit ». Aussi n'est-il perçu que par notre esprit, et cela de la façon toute bornée et toute imparfaite que nous impose notre condition d'êtres charnels et limités. Mais dire qu'il n'existe que pour notre esprit, est-ce dire qu'il est notre rêve ? Non pas ; car si (ici comme partout) les images et les raisonnements viennent nous aider à construire et à concrétiser l'idée, celle-ci a pour germe, pour noyau essentiel, l'expérience la plus intime de notre esprit, à savoir notre conscience morale. C'est au cœur même de notre volonté que nous sentons Dieu. Nous ne l'y rencontrons pas comme un objet que l'on heurte ; nous l'y éprouvons comme une Volonté supérieure dominant et sollicitant la nôtre. Ce que nous sentons au cœur de nous-même, c'est un invisible partenaire qui nous incite et nous presse, c'est donc « *Quelqu'un* ». Et toute notre vie morale est dans un commerce (j'allais dire un conflit) entre Lui et nous.

Il s'adresse à nous ; nous nous adressons à Lui. Tour à tour nous l'appelons, nous le redoutons, nous l'aimons..., toutes démarches qui signifient qu'il est pour nous une *Personne*.

Et ce « Quelqu'un » qui nous presse au plus intime de notre moi, nous le sentons à la fois à la source et au terme de l'élan qui nous porte. Nous venons de Lui ; et il nous demande de nous achever en tendant vers Lui.

Il est donc pour nous objet de *désir* bien plus que de pensée. Il est une Volonté à laquelle nous devons donner et accorder toute la nôtre, un amour que nous devons laisser nous envahir et nous entraîner. Deux mots ici contiennent notre tâche : *renoncer* et *consentir*. Connaître Dieu, ce n'est pas se le représenter ; c'est le *goûter*, le posséder, le sentir en ses mouvements et ses desseins, car (une fois encore), il n'est pas Objet, mais Volonté. La science que nous avons de Dieu, c'est donc la perception de la fin qu'il a assignée à son œuvre, et c'est, au travers de sa Loi, cette expérience personnelle de son « caractère », qui est proprement la connaissance mystique.

Mais ce Maître de l'intimité est senti en même temps comme la Réalité suprême, le Principe et la Fin de la Nature même. Le dialogue que chacun perçoit en sa conscience n'est qu'un mot de l'immense dialogue que Dieu a engagé avec la totalité de son œuvre. Et c'est ainsi que ce « Quelqu'un » immanent, nous apparaît en même temps transcendant. S'il est en nous, il n'est pas nous. S'il assiste et guide la Nature,

il n'est pas la Nature. Il est Celui qui nous a voulus une première fois en nous faisant exister, et qui, pour ainsi dire, nous veut une seconde fois en nous pressant tous de faire effort pour nous tourner vers lui en un don qui soit vraiment nôtre. Il est tout ensemble donneur d'existence et donneur de dignité. Il fait être et il sanctifie. Il est ainsi à l'origine lointaine de notre personne et il est à son terme plus lointain encore.

Non, ce n'est pas d'elle-même, ou sans raison, que la matière s'est mise en branle, et que la poussière de la terre a évolué jusqu'à l'homme. L'esprit constructeur n'a pas jailli soudain au sein d'une réalité inerte, qui l'aurait un beau jour tiré d'elle-même ! C'est à l'origine de toutes choses qu'on le doit déjà situer, c'est au premier départ de l'impulsion qui ne devait cesser de grandir et de s'illuminer. Dès le début la fin était assignée, la direction marquée, la liberté d'effort concédée. La Volonté créatrice était déjà là tout entière avec la plénitude de ses desseins. Ce qui a éclo et s'est accru, ce n'est pas elle, mais la personnalité créée. Dire (comme Hegel) que celle de Dieu se serait formée, et qu'elle aurait grandi, est une absurdité. Dieu n'a pas à s'accroître et à se perfectionner. Éternellement il est achevé. Il n'est pas une pauvreté cherchant indéfiniment à s'enrichir ; mais une Plénitude qui sans cesse se donne à ses créatures, les pressant de se grandir par leur propre effort.

C'est dire que cette Personne est perpétuellement présente à son œuvre. Elle ne l'a pas posée une fois

pour toutes, l'abandonnant à elle-même. Elle l'assiste et ne cesse d'agir sur elle. Ce que chacun de nous entend en lui-même, ce n'est pas l'écho d'une parole ancienne qui aurait été adressée à l'ancêtre, c'est une parole actuelle, s'adressant personnellement à lui. C'est lui-même qui se sent sollicité, voulu et aimé. Sa vie morale est un dialogue : une demande d'effort, à laquelle il répond par un *oui* ou par un *non*. — Mais il sait que le oui le fait grandir, alors que le non l'atrophie. Le oui le spiritualise et l'affranchit ; le non le diminue, le replie stérile sur lui-même.

C'est que dans l'ascension humaine, Dieu n'est pas seulement le principe et le terme. Il demeure aussi le compagnon de route ; il est, disons-nous, Providence.

CONCLUSION

Quelques propositions résumeront cette brève étude.

1° Ce n'est pas à l'art de raisonner, mais avant tout à *l'art d'observer* qu'il faut demander la science du réel ;

2° La *Mathématique* n'est qu'un système d'opérations effectuées par l'esprit sur des objets fictifs. Pur exercice de logique, elle n'est aucunement l'ossature inflexible du monde ;

3° Les *lois physiques* sont des constances remarquées, et non des formes vides disposées au travers des êtres pour canaliser leur action ;

4° Les postulats de la *Mécanique* (uniformité, immutabilité, fatalité de la marche du monde) sont des hypothèses pratiques, assez conformes à l'expérience pour permettre l'utilisation des choses, mais contredites par la patiente et précise analyse ;

5° L'observation et l'histoire confirment le *pluralisme*. Aucun être, aucun moment n'a son double. Le réel (véritable objet de la science) est donc le singulier. Le « général » n'est qu'une simplification commode, qu'on doit se garder de prendre pour une réalité ;